

Je n'insiste plus, fit Sanchez en se levant, mais je puis écrire ici ; j'ai besoin pour cela, de notes qui sont chez moi. Néanmoins, comme il s'agit d'un conseil, je vais d'abord aller chez mon notaire, peut-être pourra-t-il remplacer M. Schunberg dans cette circonstance. Si son intervention ne me suffit pas, j'écrirai, et je vous ferai mettre ma missive.

— Elle partira immédiatement, je vous le promets. Résolé d'avoir dû vous refuser, mon cher marquis, et à l'instant.

— A bientôt, fit Sanchez, qui sortit en maudissant le rupule de Lucien, et tout préoccupé du parti qui lui était à prendre.

Au moment où, morne et découragé, il rentrait à l'hôtel de la rue de l'Université, Manoël lui tendit un plateau d'argent, sur lequel était une lettre. Sanchez la prit distraitemment et pénétra dans son fumoir. Un instant après, la sonnette de cette chambre retentit violemment, appelant Gomez. L'intendant entra bientôt chez le maître.

— Nous partons dans une heure, Gomez ; apprête tout.

— Et pour où, monsieur ?

— Pour l'Italie ; va.

Manoël était aux aguets. Dès qu'il eût entendu le marquis donner ses ordres, il sortit de l'hôtel et rejoignit un coupé arrêté au coin de la rue de l'Université et de la rue du Bac. Cette voiture contenait deux personnes. Un vieillard à la barbe rousse et une femme pâlée.

— Eh bien ? fit le vieillard à Manoël.

— Je lui ai remis la lettre, et il part ce soir.

— Voici ce que je t'ai promis, reprit le vieillard en montrant une bourse bien garnie au nègre.

Après quoi la voiture s'éloigna.

La lettre remise par Manoël à Sanchez était un billet anonyme ne contenant que ces mots :

"Clotilde est à Rome."

Le vieillard était Schiba, la femme voilée, l'inconnue et le vieil Indien appelait "maîtresse."

QUELQUES EXPLICATIONS INDISPENSABLES

Plusieurs points sont restés inexplicables jusqu'ici. Nous allons combler cette lacune afin de prévenir toute accusation d'in vraisemblance. Et d'abord, disons de ce qui nous semble devoir être avant tout éclairci, c'est-à-dire comment l'étrangère avait appris la prochaine rencontre qui devait avoir lieu entre le marquis Georges, et comment elle avait pu recueillir sur ce dernier assez de renseignements précis pour lui faire une étrange proposition de lui acheter la vie de son adversaire. Commençons par ce dernier point.

Depuis que Sanchez habitait Paris, toutes ses actions étaient surveillées ; Mme Firmin, sans être chargée officiellement d'espionner le jeune Brésilien, aidait puissamment les gens que Schiba avait chargés de ne point lâcher M. le marquis d'Alviella des yeux. La gouvernante de Clotilde avait été gagnée par lui dès que le marquis, par ses fréquentes visites à l'hôtel Schunberg, avait montré qu'un intérêt puissant l'y attirait. Les espions de l'inconnue découvrirent bientôt qu'ils n'étaient pas seuls à s'occuper du marquis, et le valet de chambre de Georges de Maurange les mit sur les traces de son maître. Aussitôt, toute l'attention de l'étrangère se reporta momentanément sur ce dernier. Elle partit pour Poitiers, alla trouver le notaire de la famille

de Maurange, lui parla vaguement d'un mariage et sous ce prétexte, obtint sur Georges tous les renseignements désirables.

La terre de Maurange avait été la dernière propriété que Georges avait vendue. Le notaire poitevin l'apprit à la jeune femme. Or, Georges tenait énormément à cette demeure patrimoniale, que le nouveau propriétaire avait, depuis quelques mois, remise en vente. Georges en avait été informé. Et malgré cela il n'avait point fait d'offre, les détails donnés par Clotilde à Mme Firmin sur le caractère de son soupirant, répétés aux intéressés par la gouvernante, les amenèrent à analyser complètement la conduite du jeune homme, certains qu'ils furent bientôt que la question d'argent ne pouvait être étrangère à l'amour qu'il semblait avoir pour Mlle Schunberg. Ils résolurent dès lors de faire de lui le principal auxiliaire de la trame infernale qu'ils avaient ourdie contre le marquis, et que la suite de cette histoire fera complètement connaître, et n'attendirent qu'une occasion favorable pour s'assurer de l'entier concours du rival de Sanchez.

La provocation de ce dernier la leur fournit. La scène qui s'était passée dans le boudoir de Mme de Lunéville, scène dans laquelle le marquis et Georges avaient préparé d'avance leur altercation au cercle de la Concorde avait eu un témoin. Si de Maurange, en quittant le boudoir de la baronne, s'était retourné en sortant, il aurait vu une portière se soulever et paraître un individu connu dans les salons parisiens sous le nom de sir Perkins, vieil Anglais fort riche, à ce que l'on disait. Sir Perkins n'était autre que Schiba. Nul pourtant, sous les traits de l'Anglais, n'eût pu reconnaître le vieux khansaman. Admirablement vêtu, cachant sous une perruque d'un rouge blond sa blanche chevelure et dérobant à l'aide d'une teinture ingénieuse sa barbe argentée, il complétait la transformation de ses traits en les recouvrant d'une eau blanche qui éclaircissait son visage, sur les pommettes duquel était étendue une teinte rosée assez vive. Ainsi déguisé, il avait l'air d'un vieux fat de cinquante ans.

Nul ne savait comment sir Perkins avait franchi le seuil des salons parisiens, et nul, à vrai dire, ne s'en inquiétait. L'étranger affichait un certain luxe fort rassurant pour les gens avec qui il entretenait de mondaines relations. Parfois on le voyait au Bois, dans un élégant équipage ; il n'en fallait pas plus pour satisfaire les curieux et sir Perkins passait généralement pour un riche négociant retiré, qui avait fait fortune dans les Indes. Sa double existence faisait croire qu'il avait un goût prononcé pour la retraite : du reste, afin d'expliquer ses disparitions nombreuses et subites, il prétendait avoir dans le Berry une campagne où il passait fréquemment plusieurs jours.

Le matin du départ du banquier, Mme Firmin s'était rendue à la villa de Neuilly. La maîtresse du logis attendait sa visite. Un mot, jeté la veille à la poste par la gouvernante de Mlle Schunberg, la lui avait annoncée.

"Le grand projet va se réaliser. Où irons-nous ? Je l'ignore encore, mais demain matin, je la ferai causer et je serai chez vous à midi."

Afin de réaliser cette promesse, la digne Mme Firmin s'était montrée plus soumise et plus mielleuse que jamais au lever de Clotilde.

— Tu sais Firmin, lui avait dit cette dernière, que j'ai gagné ma cause. Mon père a consenti, et nous partons aujourd'hui même. Ah ! J'en suis ravie.